



Jean-Benoît Zimmermann pendant l'accrochage, galerie Zamma, 40 rue Sainte. PHOTO ESTELLE DOERN

Jean-Benoît Zimmermann, photographe-chercheur-éditeur

EXPOSITION

Pour cet économiste qui fut directeur de recherche au CNRS, la photographie n'est pas seulement un outil de plus pour appréhender le monde social : c'est une passion venue de l'enfance, un vecteur de partage.

Son grand-père maternel conservait des clichés des combats de la Première Guerre mondiale dans la Meuse. La photographie comme on l'entrevoit dans les albums de famille fait partie de son ADN, Jean-Benoît Zimmermann avait neuf ans quand il effectuait ses premiers tirages, dans une cave de Lorraine où son père avait installé un laboratoire de photo. Pour son parcours personnel - né en 1950, il prend sa retraite en 2016 - une double passion l'habite : plutôt que d'accéder au statut d'un chercheur en économie de premier plan, il aurait préféré la trajectoire

d'un homme d'images. Réaliser des films fut un vif désir de sa jeunesse : après un détour du côté du cinéma militant qui lui permet de tourner des films à propos des grèves de l'après-1968 et des combats du Larzac, il avait quitté la caméra afin d'adopter un appareil 24 x 36 légué par son père.

Pour ses grilles de lecture, cet ancien élève de Polytechnique ne s'est jamais soumis à des concepts ou à des modélisations contraignants : c'est un empirique, un observateur de terrain. Entre ses champs d'études - les territoires, la proximité, les réseaux sociaux et les communs - et les thématiques de ses expositions chez Mund-Art et Maupetit-côté Galerie, on discerne une vraie complicité. Quand on feuillette les recueils qu'il a édités et titrés, « Les gens », « Vélo », « La Chine au tournant du siècle », on comprend immédiatement que Jean-Benoît est un spectateur engagé. Il pourrait faire siennes les observations de Georges Perec et Jean-Claude Gautrand : « défi à la disparition », la photographie enregistre les mutations et les disparités d'une

époque. Les silhouettes des « gens » qu'il mémorise relèvent de la délicate possibilité d'une rencontre entre le photographe et son sujet, les vélos qu'il portaiture - dans Amsterdam, Strasbourg, l'Égypte et les Indes - soulignent sous plusieurs latitudes les usages multiples qui s'essaiment si l'on vient de la campagne, du monde ouvrier ou bien si l'on rejoint le monde urbain : le détail d'un accessoire de bicyclette peut évoquer des appartenances subtiles, signale avec humour et bienveillance des histoires et des contextes singuliers que les sciences humaines et sociales peinent à décrire.

Faire de l'édition pour libérer l'imaginaire

De même, si l'on prend pratiquement au même endroit une photographie de la Chine en 1980, ensuite en 2010, les décalages et les raccourcis qui surgissent sont souvent renseignés, quand on veut évaluer les bouleversements de quatre décennies de globalisation.

Métier de savoir et d'ignorance, la photographie, le droit à l'image ne sont pas forcément

des lieux de compétition et d'après-concurrences. Avec son épouse Aline Memmi, la mère de ses deux grands enfants, Jean-Benoît Zimmermann a construit les interactions de cinq années du catalogue d'une maison d'édition inventive, patiente et généreuse qui ne prétend pas au statut de maisons professionnelles marseillaises comme Le Bec en l'Air, Arnaud Bizallion et Images plurielles. Sans but lucratif et sans rétribution pour les heures passées dans de multiples tâches - les recettes sont investies dans le tirage d'un nouveau livre - leur association assure bénévolement depuis Prosc an, imprimeur proche de la salle Vallier, les maquettes, les tirages et la distribution à Marseille et Paris de 300 ou 800 exemplaires d'un format de poche, cent pages, 80 photos noir et blanc et couleur qu'on achète 13 ou 15 euros : parmi les 20 titres de cette maison qui fonctionnent prioritairement « au coup de cœur » on trouve des inclassables de fine qualité comme « Le jardin de mon père », des inédits de Jean-Claude Gautrand, un ouvrage collectif, « Confinitude » publié en mai

2020 ainsi que « Barocus-Dreyfus », un réjouissant carnaval de Claire et Philippe Ordioni.

Indispensable pour le développement et la stratégie de ces éditions, Aline Memmi joue un second rôle essentiel dans l'exposition actuellement présentée rue Sainte. Avec des textes courts - des relances et des intuitions qui ne sont jamais des récits ou des descriptions - elle rédige sur cartels des incises qui s'amorcent en contrepoint des photographies de Zimmermann. Titree « Fragments » cette exposition biface rassemble des cadrages de corps nus, du soleil et des ombres, évoque des caresses sans interdit, des moments de relâche et des franchissements, des paysages intemporels ou bien des blocs de sculpture : « À chaque image, s'est accroché un mot ou une page. »

Alain Paire

Jusqu'au 21 juillet, « Fragments, des corps à fleurs de peaux » photos de Jean-Benoît Zimmermann, textes d'Aline Memmi. Galerie Zamma, 40 rue Sainte, du jeudi au dimanche, 15h à 19h, jusqu'au 21 juillet.